

Les comparses du roman se dévoilent comme des dupes souvent trop naïves. Elles concourent, avec une candeur excessive, au triomphe de leurs persécuteurs.

Peut-être, comme beaucoup de ses contemporains, Lacroix, en multipliant les audaces, avait-il un but moralisateur. Cette thèse pourrait se soutenir. Nous ne nous chargerons pas d'argumenter sur ce point.

A la même époque vivait un autre moralisateur d'un genre bien différent. C'était le musicien Grétry. Nous avons montré, dans un précédent article, ce personnage, féru de la science et de philosophie, écrivant, vers la fin de sa vie, ses **Réflexions d'un solitaire**, à Montmorency, dans cet ermitage où subsistait le grand souvenir de Rousseau. Le tome II des *Réflexions* contient encore bien du fatras et bien des lieux communs. Quel dommage que Grétry, lecteur assidu de Molière, n'ait pas craint de ressembler à M. Jourdain ! Il raisonne, trop souvent, à la façon de ce bon bourgeois. Il écrit, par exemple : « Si les hommes de génie étaient communs, il n'y aurait plus d'hommes de génie : c'est la rareté qui fait le prix des choses. » Ou encore : « Paresse, c'est inaction ; activité, c'est mouvement. » Les questions de psychologie amoureuse semblent occuper souvent son esprit. Il montre à les étudier une belle expérience de la vie, mais il ne peut se défendre de terminer quelque analyse subtile par des banalités. Il s'évertue notamment à prouver l'impossibilité du bonheur en amour entre semblables. Il aboutit à cet aphorisme : L'harmonie crée la monotonie. D'autres, peut-être, l'avaient constaté avant lui.

Néanmoins tout n'est pas de cette qualité en son volume. Si des chapitres à prétentions scientifiques : *Carbone*, *Phosphore*, *Mon opinion en médecine* (la médecine, proclame-t-il, est le plus grand, le plus utile de tous les arts !), fatiguent et déçoivent, d'autres, par contre, plaisent et enchantent. En l'un d'eux, Grétry traduit sa haine des journalistes dont il montre le rôle néfaste. D'autres, nombreux, contiennent d'utiles réflexions sur la musique, la chanson, la danse, sur la valse, en particulier, nouvellement introduite en France et que le philosophe considère comme « un exercice incommode et peu décent ». De-ci, de-là, Grétry donne des détails sur son existence, ses goûts, son physique, parle de Rousseau, de l'Ermitage et des visiteurs qui y font pèlerinage. Un *Appendice à mes Mémoires ou Essais sur la nou-*

*sique*, consacré à Marmontel, auteur de nombreux livrets que Grétry mit en musique, est le meilleur chapitre de l'ouvrage. Les anecdotes, écrites avec esprit et vivacité, y pullulent, et mille renseignements dont les historiens littéraires tireront profit.

Si l'on peut trop souvent apparenter Grétry philosophe à M. Jourdain, on rapprocherait volontiers Etienne-Jean Delécluze de M. Prudhomme. Delécluze, qui naquit en 1781, vit, enfant, la Révolution sur laquelle il a laissé des pages curieuses, traversa l'Empire et combattit activement en faveur des classiques contre les romantiques, est aujourd'hui à peu près oublié. Personne n'aurait songé à exhumer ses œuvres du grand cimetière des bibliothèques, si M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre n'avait imaginé de réimprimer, dans la collection *Les Chefs-d'œuvre méconnus*, **Mademoiselle de Liron**.

Car telle est la bizarrerie des dames. Il faut voir, en effet, avec quelle vigueur, quelle malice, quel esprit M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre s'acharne à nous prouver que Delécluze fut, comme peintre, critique d'art, essayiste, le maître du « genre pompier », que la fantaisie lui manqua toujours, et le pittoresque, et même parfois l'intelligence. Et, néanmoins, elle avoue qu'il eut de nombreux amis parmi les purs intellectuels, Stendhal en particulier, et elle est obligée de convenir que M<sup>lle</sup> de Liron, roman d'amour d'une psychologie très fine, mérite encore des lecteurs. Et comme cela l'étonne que ce M. Prudhomme ait pu sortir de son imagination ces pages allègres, elle en attribue l'inspiration à l'influence de Stendhal. Mais, pour subir l'influence de Stendhal, il ne fallait tout de même pas être un imbécile.

A la vérité, Delécluze n'était pas un imbécile. Sorti du peuple, il manquait quelque peu de culture. Elève de David en peinture, il se comporta vis-à-vis des écoles nouvelles comme un Baour-Lormian pouvait se comporter en face du romantisme. Il combattit de l'autre côté de la barricade. Le génie ne l'animait point. Il écrivait en style fade, et néanmoins ses *Souvenirs de soixante années* trouvent même en M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre, malgré ses protestations, une lectrice sympathique. On le comparerait volontiers à Francisque Sarcey, qui, en matière d'art, ne comprenait rien à rien. Il valait mieux pourtant, car il a écrit *M<sup>lle</sup> de Liron*. Et cela est singulièrement méritoire de la part d'un bourgeois, célibataire endurci, qui exila les femmes de son domicile et de sa